Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2000)
Heft: 7

Artikel: Miguel Stucky responsable de projets en cinéma
Autor: Stucky, Miguel / Gallaz, Christophe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932558

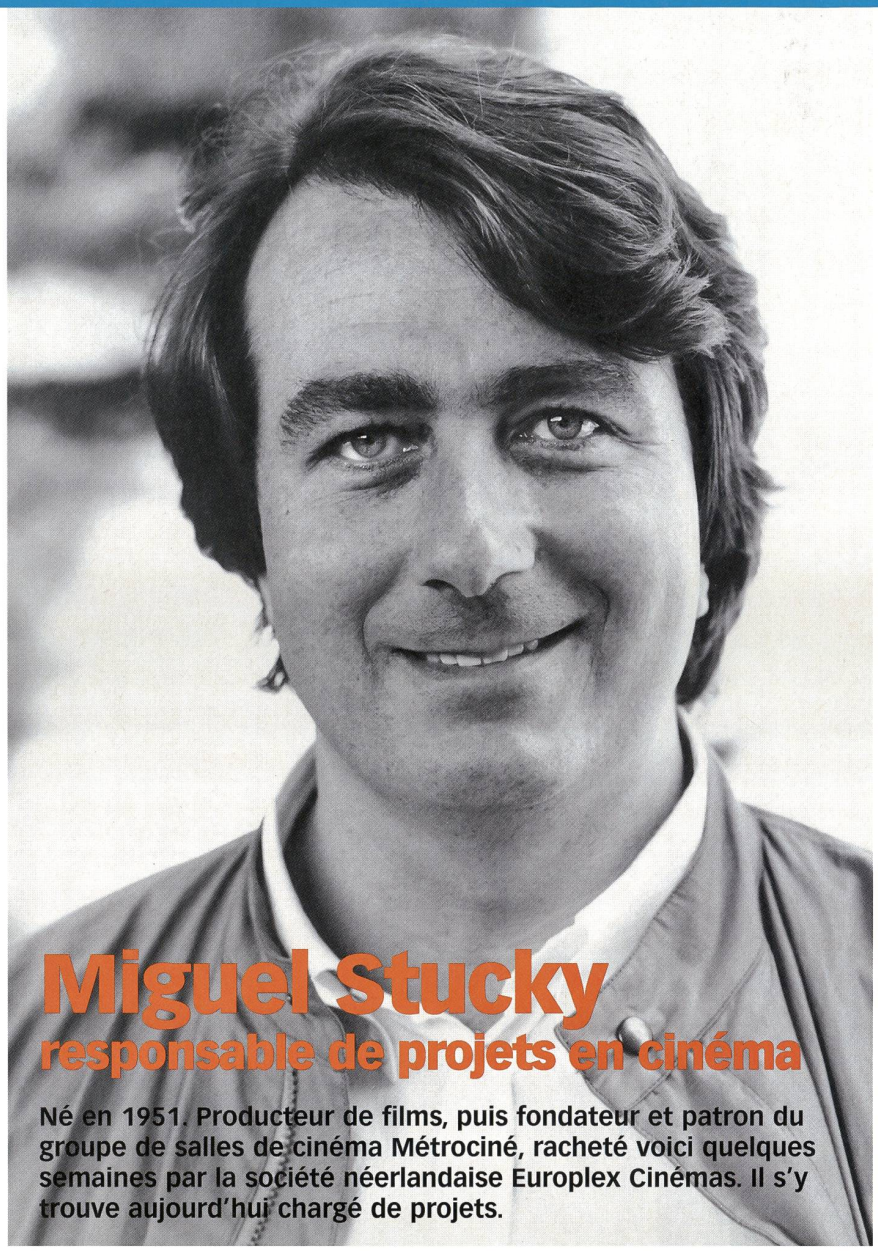
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Miguel Stucky
responsable de projets en cinéma

Né en 1951. Producteur de films, puis fondateur et patron du groupe de salles de cinéma Métrociné, racheté voici quelques semaines par la société néerlandaise Europlex Cinémas. Il s'y trouve aujourd'hui chargé de projets.

Propos recueillis par Christophe Gallaz

«Mon histoire personnelle recoupe à maints égards celle de toute une génération de Lausannois et de Genevois qui furent adolescents ou jeunes adultes aux alentours de 1968 – et trouvèrent alors, dans leur usage et leur fréquentation du cinéma, le meilleur moyen de se connaître et de se situer dans le monde. Je suis né dans une famille récusant largement ce qu'on nommerait aujourd'hui l'industrie du divertissement à domicile. Nous ne possédions à la maison ni télévision, bien sûr, ni radio, ni même bandes dessinées. Restaient la lecture et les arts de la scène, c'est-à-dire le théâtre et l'opéra, où mes parents (lui venant des sciences, elle des lettres) se rendaient parfois. Le protestantisme régnait.»

«Quand je sortis pour la première fois de ce décor familial qu'aucune image ne traversait jamais, pour aller voir avec mon père «Le voleur de Bagdad» au Bio de Lausanne, ce fut une révélation qui se mua quelque temps plus tard, face au «Cirque» de Chaplin, en un déferlement de larmes. J'ai toujours réclamé des films qu'ils conjuguent deux qualités: celle de me raconter des histoires qui m'emportent, et celle de m'enseigner les réalités sociales dont mon enfance et son contexte m'avaient laissé sans conscience claire. Dès l'âge de onze ou douze ans je découvris ainsi tout le cinéma néoréaliste italien, quelques auteurs américains comme Arthur Penn, et naturellement, du côté de la France, Truffaut, Chabrol ou Godard.»

«Au milieu des années soixante, je me mis à fréquenter l'aula du Collège de Béthusy, à Lausanne, où la Cinémathèque suisse projetait les films de sa collection. Freddy Buache ne se contentait pas d'y montrer et de présenter des œuvres; il y conviait des réalisateurs et des critiques cinématographiques venant de partout, instituant de la sorte une extraordinaire circulation de désirs et d'idées. Comment ne pas en être impressionné? Devant moi le cinéma se montrait apte à franchir toutes les frontières habituelles des langues, des idéologies, des cultures et de la politique.»

«Vint mai 1968, puis le début des années septante. A Genève, Soutter, Goretta, Tanner ou Roy rendaient de l'élan au cinéma suisse. A Lausanne, Yersin, Muret ou Reusser, encore un peu balbutiants, avaient empoigné des caméras légères pour exprimer leur véhémence face à la bourgeoisie, et formuler leur envie d'une autre vie. J'étais à leurs côtés, multipliant les petits documentaires ou les fictions brèves. Nous étions chacun tour à tour cameraman, preneur de son ou monteur, l'idée consistant à défaire toute notion de hiérarchie dans les métiers du cinéma pour démocratiser ce langage, selon les exemples de Vertov ou de Godard – qui venait de se retirer à Grenoble pour y conduire, loin des gros systèmes de fabrication cinématographique, ses expériences en vidéo.»

«Le projet des ‹Petites fugues›, d'Yves Yersin, me valut des tâches d'intendance plus définies. D'assistant bon à tout faire ou presque, selon l'usage qui nous liait alors, j'y assumai progressivement des responsabilités de producteur. Je sentis qu'elles me correspondaient. Or le métier de producteur cinématographique n'est qu'une succession d'à-coups: il faut que les ressources soient suffisantes dans l'attente des subventions et des coproductions. C'est pour répondre à ce besoin de matelas financier que je rachetai, au tournant des années huitante, une salle de cinéma lausannoise. Quelque temps plus tard ce fut la chute de Georges-Alain Vuille, dont les salles furent reprises par Jacques Bourquin, qui m'en confia la gérance et que je finis par exploiter à mon compte, avant d'étendre mes activités à Genève avec l'appui d'Edipresse.»

«Jamais la conscience du cinéma comme art d'éveil ou de transgression ne m'a pourtant quitté. Après «Les petites fugues», j'ai produit ou coproduit plusieurs courts ou longs métrages, jusqu'en 1991, avec «Le film du cinéma suisse», pour le 700e anniversaire de la Confédération. Devenu montreur à grande échelle de cinéma, je n'ai pas cessé de guetter l'envers de sa part industrielle, en soutenant dès ses débuts «La lanterne magique» conçue par Frédéric Maire et Vincent Adatte, en instaurant les programmes de «Passion cinéma» ou en appuyant, voici quelques années, les cours sur l'histoire du cinéma donnés à l'Ecole des Beaux-Arts vaudoise. C'est ma révérence pour l'art, universel et créateur de fraternités, qui m'a permis de mieux voir le monde.» ■